

IMAGINAIRE ET PRODUCTION D'HISTOIRE : LA PESTE DE 1720 À LA TÉLÉVISION (1966-1996)

La télévision s'est très tôt emparée du champ de l'histoire en lui consacrant des traitements audiovisuels diversifiés, différemment du cinéma (reconstitutions, entretiens avec des historiens, commentaires d'archives, enquêtes orales auprès de témoins...). Schématiquement, il est possible de distinguer une approche de l'histoire antérieure à 1970 et fortement influencée par un goût pour l'intrigue et l'héroïsation nationale, puis une tendance à la problématisation sous l'impact du discours médiatique des historiens héritiers de l'école des *Annales*. En ce qui concerne la peste de 1720 à Marseille, le corpus télévisuel comprend des interprétations d'archives contemporaines de la maladie, connues au moment de la production de l'émission, ainsi que toute une symbolique constituée au cours du XVIII^e et du XIX^e siècles, entretenant ou réactivant une dimension mythique de l'événement. Il faut rappeler la fascination suscitée par cette peste qui est peut-être, selon l'interprétation des auteurs de *Marseille, ville morte*, le symbole d'une autre forme de ravage et de désolation sans cesse réactualisée. En quelque sorte, choisir de mettre en scène pour la télévision la peste de 1720, c'est d'une part relater une série de faits et rendre compte visuellement du désespoir des contemporains confrontés à un mal d'un autre temps face auquel ils se trouvaient totalement démunis et d'autre part, susciter une résonance actuelle d'ordre émotionnel chez le récepteur .

Ce sont donc les enjeux de l'événement traduits dans les émissions de façon à convaincre le téléspectateur qu'une expérience humaine commune relie le passé et le présent qui ont été dégagés prioritairement. Pour cela, cette contribution s'attache à historiciser la part de fiction historique ou de légendaire perceptible dans la mise en scène télévisuelle et qui appartient désormais à l'histoire de cette contagion.

Le syndrome de la peste

Pour faire simple, il est possible de caractériser plusieurs émissions du corpus¹ à visée scientifique. Ces émissions ont pour objectif d'apporter au public une connaissance de l'événement à partir du commentaire d'archives écrites ou iconographiques et de débattre du contexte historique avec des spécialistes accrédités du rôle d'expert.

En 1966, la seconde chaîne réorganise la diffusion des programmes en proposant des soirées thématiques parmi lesquelles le jeudi est consacré à l'histoire. C'est dans ce cadre que l'O.R.T.F. propose une réflexion sur « *La grande peur ou la peste de 1720 à Marseille* »². Ce document se compose alternativement de reconstitutions historiques jouées par des acteurs, par exemple, le capitaine Chataud déclarant aux intendants de santé qu'il dispose d'une patente brute délivrée à Livourne ou l'errance des pestiférés dans le quartier du Panier, de l'exposition de pièces d'archives, telle la falsification de la déposition du capitaine du Grand-Saint-Antoine et se termine par les argumentations déployées par M. Curtil Boyer, président du comité du Vieux-Marseille, M. Charles Mourre, président honoraire de la Chambre de commerce, et le docteur Lambrèze, directeur de la cinquième circonscription maritime de Marseille. Les invités s'appuient sur leurs propres recherches archivistiques pour étayer la réponse à la question qui sous-tend la discussion, c'est à dire celle de la culpabilité des échevins de la ville, car le seul ouvrage de référence, déjà ancien, est celui de Gaffarel et Duranty, publié en 1911.

1. L'accès aux archives de la télévision française est rendu possible depuis 1994 car l'Université de Provence a signé une convention de recherche avec l'Inathèque de France. Cependant, en 1983-1984, j'ai pu travailler, dans le cadre d'une maîtrise et en raison des relations étroites entretenues entre l'INA-Marseille et le Département d'histoire, sur trois émissions concernant la peste de 1720. *Mémoire historique et télévision: l'image de la Jérusalem désolée, la peste de 1720 à Marseille*, Aix, 1984, dir. B. Cousin et P. Joutard.

Pour cette contribution, le corpus a été élargi: il comprend trente émissions de 1966 à 1996. La durée et le genre de l'émission sont très variables car il peut s'agir de sujets de deux minutes dans le cadre d'un journal télévisé ou de documentaires dépassant une heure. Vingt-quatre sujets sont ultérieurs à 1983. La totalité de la recherche documentaire est déposée à la vidéothèque de l'INA-Méditerranée, 2, rue de la Vieille-Charité, Marseille.

2. Réalisateur: André TEISSEIRE. 19.05. 1966. Durée: 1h 18'. Horaire de diffusion: 21h45. Noir et Blanc. Cette émission a pu être visionnée et analysée dans son intégralité avec le concours de l'INA-Méditerranée.

La sensibilité du réalisateur l'amène également à considérer l'entretien du souvenir qui s'opère lors de la cérémonie célébrée chaque année, le jour de la fête du Sacré-Cœur (quelques images de la commémoration de 1966 sont présentées) et l'oubli des héros locaux par la population marseillaise attesté par un « micro-trottoir » réalisé dans la rue Dieudé, la rue Estelle et sur le Vieux Port. Par ailleurs, la presse spécialisée renchérit sur la dimension exceptionnelle de cette peste de 1720 : « ... le terrible mal fond sur la ville. Quelques mois plus tard, Marseille est rayée de la carte du monde pendant plusieurs années et la Provence compte cent mille morts ».³ Ce commentaire est aussi significatif quant à la conception de la démarche historique car il souligne la véracité des scènes de fiction et l'authenticité des textes présentés : « Aucune fantaisie, aucune liberté dramatique n'ont été tolérées dans cette réalisation, volontairement dépouillée. Tous les documents présentés, toutes les scènes reconstituées par les comédiens locaux et tournées sur les lieux mêmes où s'est déroulée l'action en 1720, toutes les phrases prononcées sont rigoureusement historiques et tirées de documents authentiques. » Mais, évidemment, quel que soit le souci d'objectivité du réalisateur, les scènes jouées restent imaginaires !

Huit ans plus tard, en 1974, la peste marseillaise est à nouveau présente dans la série produite par Pierre Dumayet et intitulée « *Histoire des gens* ». Cette série valorise l'histoire sociale et l'histoire des mentalités ou des minorités. Elle s'appuie systématiquement sur des travaux récents d'historiens invités à partager leurs découvertes avec le grand public. Le traitement audiovisuel privilégie les lieux porteurs de traces du passé et s'appuie sur une grande variété de documents iconographiques. Contrairement à l'émission précédente, le thème générique est celui de la peste⁴ perçue dans la longue durée de 1348 à nos jours. Quinze minutes sont consacrées à la peste de 1720 et à son originalité, c'est-à-dire la stupeur de la population marseillaise confrontée à une maladie d'une autre époque et quasiment oubliée⁵. Une autre différence majeure entre les deux émissions provient des travaux d'historiens publiés depuis 1966 et sur lesquels s'appuient les auteurs ; d'une

3. *Télérama*. Semaine du 4 au 10 avril 1966. Il est à noter que l'activité commerciale de Marseille est à nouveau florissante dès 1722 et récupère les pertes de population par l'immigration.

4. Titre : *La Peste*, réalisée par Jean Cazenave dans le cadre de la série de Pierre Dumayet « Histoire des gens ». Diffusion : TF.1 en juin 1974. Durée : 60'. En couleur. Avec la participation de Jacques Le Goff, Jean-Noël Biraben et Jacques Mollaret de l'Institut Pasteur.

5. La dernière peste datait de 1648 à Marseille. On savait cependant qu'elle existait toujours au Proche-Orient.

part, l'ouvrage de référence de Charles Carrière, Marcel Courdurié et Ferréol Rebuffat, *Marseille, ville morte* édité en 1968 et les travaux en cours de Jean-Noël Biraben, invité à l'émission, sur *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*⁶.

La forme de l'émission, je l'ai dit, souscrit davantage aux critères d'un documentaire didactique sur l'histoire, dans la filiation des reportages et magazines d'actualité. En effet, ce sont les dialogues entre P. Dumayet et J.N. Biraben qui instruisent sur le récit des événements (P. Dumayet : « Racontez-moi comment la peste est arrivée à Marseille en 1720 ? » - J.N. Biraben : « Elle est arrivée par un navire appelé le *Grand Saint Antoine* qui avait fait escale au Liban ... »). En contrepoint, une voix off fait la lecture de récits de l'époque (en particulier des extraits du Journal de Pichatty de Croissainte : « ... tout déserte, tout abandonne, tout finit. Il meurt alors trois cents personnes par jour »). A l'image, se succèdent des documents du XVIII^e et du XIX^e siècles (vues du Lazaret et du fort St-Jean, portrait du Chevalier Roze, ...) et des plans du quartier du Panier et de la Vieille Charité. Cependant, la similitude est grande entre ces deux premières émissions si l'on s'en tient à la peur d'un retour de la contagion. Il est vrai que la prospective médicale, en 1966, est rassurante, la peste sévissant dans des contrées lointaines. La seule réserve annoncée concerne la transmission du virus par un porteur qui se déplacerait en transport aérien. En 1974, Henri Mollaret, qui devient l'invité-vedette de la télévision sur ce sujet, tient alors un discours beaucoup plus alarmiste. La dernière séquence du film, tournée à l'Institut Pasteur, révèle que la peste n'est pas un mal disparu et que les risques d'épidémies ne font que s'accroître. L'inquiétude ressurgit en 1983⁷ lors d'un débat entre Pierre Chaunu et le même Henri Mollaret. Une place plus discrète et peut-être plus juste est accordée à cette peste de 1720 qui a engendré des manifestations extrêmes de frayeur alors que d'autres endémies ont fait ou font encore des ravages dans le monde. Enfin, en 1991, la peste n'est plus montrée qu'à titre d'exemple dans *Le temps des épidémies*⁸. C'est à Marcel Courdurié que revient l'évocation de l'hécatombe à Marseille et à Patrick Mouton, auteur de *La mort vient de la mer*⁹, l'explication des circonstances de l'introduction du virus dans la ville.

6. Ouvrage publié deux ans plus tard.

7. Collection *Caméra festival*. Réalisateur : Henri Parmantier. Diffusion : 15.09.1983 sur TF.1. Durée : 1h 05.

8. Collection *Empreintes*. Documentaire de Georgette Elgey. Réalisation : Antoine Léonard Mastrati. Diffusion : 12.05.91 sur A2 à 22h 00.

9. Ouvrage de 1982.

Mais la place laissée aux terreurs actuelles, en particulier aux ravages du sida au Zaïre, ne fait que grandir. Un article de *Télérama*¹⁰ en fait la constatation : « ... les cadavres se ramassent à la pelle et les amateurs de frissons ont leur content de sinistres roulements de tambours, images d'apocalypse et récits horribles. Quant à l'analyse historique, elle est un peu oubliée de ce document assez désordonné qui privilégie le folklore et le détail abominable, enfermant dans le même sac pseudo-philosophique les microbes de tous les temps, sans oublier le nucléaire et la guerre bactériologique ».

Reste, pour être complet, un document en préparation appartenant à la série *Les grandes maladies*, collection conçue et proposée par l'I.N.A. et la chaîne Arte. Le choix de ces maladies, dit le dossier de presse, s'est élaboré en fonction des mythes qu'elles ont nourris et de leur intérêt ranimé par l'actualité. Plusieurs de ces maladies emblématiques, le choléra, la lèpre, le paludisme et la tuberculose, ont déjà fait l'objet de réalisations¹¹ tandis que d'autres comme la peste, le cancer ou le sida, figurent parmi les dossiers à l'étude. Le propos de ces émissions est de comparer les récits de médecins, historiens et malades et de traiter des luttes et progrès scientifiques, d'aborder le vécu de l'homme face au mal et les représentations suscitées dans la littérature et les arts picturaux, ou cinématographique. L'imaginaire de la maladie est, ici, partie prenante de son histoire.

En trente ans, notons brièvement l'évolution historiographique qui s'est infiltrée dans le discours télévisuel et la relation de proximité induite entre le récit de 1720 et notre époque. Le discours médical et l'appréhension d'épidémies nouvelles orientent le récit du passé. Comparaisons et amalgames entre diverses endémies viennent corroborer ou justifier les menaces d'un malheur à venir. La peste de 1720, survenue à l'époque des Lumières et regorgeant de témoignages humains tragiques constitue le terreau dans lequel s'ancre l'imaginaire.

La production régionale intervient comme un second ensemble de transmission de l'histoire de la peste. L'échelle locale est un facteur favorable pour ce type de production car les matériaux filmables (lieux, archives) sont immédiatement à disposition des réalisateurs et renvoient les Marseillais au passé de leur ville. Leur implication est d'ailleurs perceptible dans le cas de deux réalisations pédagogiques, l'une suscitée par un collège marseillais en 1978¹², la seconde promue par le Festival de la jeune création

10. *Télérama*, n° 2156 du 8 mai 1991.

11. Émissions de 52'. Diffusion sur Arte à 19h 30 à partir de janvier 1994.

12. *Un mal qui répand la terreur*. Samuel ITSKOWITCH. Production de FR.3 Marseille, dans le cadre du magazine *Flash*. Le 29 juin 1978. Durée : 19'.

vidéo-européenne à Aubagne, en 1991¹³. En effet, des collégiens, en 1978, ont eu le média-télévision à leur disposition pour réaliser, dans des conditions quasi-professionnelles, une fiction sur la peste. Scénaristes, acteurs et techniciens, ils jouent quelques scènes représentatives (l'arrivée du Grand Saint Antoine, une discussion entre les propriétaires des marchandises à l'hôtel de ville, des contrebandiers dans une rue...) en intégrant, à cette histoire dramatique, humour et dérision. Les médecins, en particulier, affublés de leur bec d'oiseau, emploient un jargon savant qui n'est pas sans référence aux pièces de Molière. Le recours fréquent à une terminologie typiquement provençale (« L'esquiché, avec un nom pareil, il est bon, il est contaminé. ») dédramatise l'épidémie pour ces collégiens qu'il ne s'agit pas de terroriser mais d'informer sur l'essentiel de l'événement à partir d'un scénario ludique.

De plus, la télévision joue un rôle de valorisation des productions théâtrales ou littéraires et des expositions, nombreuses, sur ce thème. Ainsi, en 1979, le magazine *Une voile, un jour*, de Jean Dasque, consacre treize minutes à l'adaptation scénique de la pièce de Dominique Cier et Françoise Chatôt. Divers auteurs tels que Patrick Mouton (en 1981), Marcel Courdurié (en 1988, à l'occasion de la réédition de son livre), Jacques Antier (en 1994) et Hélène Abert Roman Sauvecoeur (en 1996) sont invités à promouvoir leurs travaux aux actualités régionales. Enfin, depuis 1981, la télévision régionale tient en haleine son public sur les récentes découvertes de l'épave du *Grand Saint Antoine*, en particulier les deux magazines de Samedi Méditerranée, en 1993, produits par Gérard Paolini et intitulés *Fantômes du monde sous-marin : la peste à Marseille en 1720*. Les fouilles sous-marines sont alors intégrées à un riche récit des événements et à une présentation d'archives (tableau de Mgr de Belsunce, vues du fort Saint-Jean, de l'abbaye Saint-Victor..., pince à ramasser les cadavres) et plans sur le mur de la quarantaine dans la région. La télévision témoigne aussi des fouilles archéologiques qui ont permis d'exhumer les ossements de victimes de la peste, tout comme les actualités régionales qui ne négligent jamais de rendre compte de la cérémonie commémorative de la peste de 1720, au Sacré-Cœur, à l'initiative de la Chambre de commerce.

L'actualité de la peste est indéniable. Son souvenir est périodiquement réactivé. Tout se joue comme si le récit récurrent des malheurs,

13. Un extrait du film de Claude Pares *La Peste à Marseille* a été diffusé au journal télévisé de FR.3 le 18 octobre 1991.

1 à 5 - Images extraites de l'émission intitulée « La grande peur ou la peste de 1720 à Marseille », réalisée par André Teisseire et diffusée le 19 mai 1966, dans le cadre de l'O.R.T.F. Cette émission fait alterner des scènes de fiction et des documents d'archives écrites ou iconographiques.



1. Reconstitution d'un débat entre les échevins de Marseille qui décident de prendre des mesures pour assainir la ville.



2. Plan de semi-ensemble sur Mgr de Belsunce auprès des pestiférés. Le commentaire précise : «...s'élève un grand visage, Mgr de Belsunce, évêque de Marseille, cet homme, depuis le début du fléau n'a pas cessé de déployer un courage héroïque et une charité qui laisseront à son nom une gloire immortelle. »



3. Portrait. Le commentaire fait la louange du courage des échevins et le Mgr de Belsunce.



4 - 5. Reconstitution de scènes de rue. Le peuple marseillais, autour d'un chan-sonnier, raille les médecins experts venus de Montpellier afin de faire état de la maladie.



6 et 7 - Images extraites du film de Michelle Porte, diffusé sur TF1 en 1981. Ce film est composé d'images de Marseille au présent qui évoquent le récit de la peste au 18^e siècle : le quartier du Panier (la progression du mal dans la vieille ville), les détails sur des portes murées ou des façades détruites (le drame intime).

des héros, de ce vaisseau fantôme, de ce « mal venu de la mer » tenaient le rôle d'une légende maléfique, dont on connaît déjà l'histoire mais dont on attend, inlassablement, la répétition. Le récit de ce passé urbain commun appartiendrait alors nécessairement à l'ensemble des formes de connivence qui construit le sentiment communautaire et celui de l'appartenance à une identité de la ville.

Un regard singulier sur la peste

Dans le corpus, un film se singularise par sa forme et ses intentions. Il s'agit du film écrit et réalisé par Michelle Porte, produit en collaboration avec l'I.N.A., et diffusé sur TF.1 en 1981 puis rediffusé l'année suivante.

Le parcours de la réalisatrice et ses influences sont déterminants pour comprendre sa démarche, volontairement subjective, face au passé. Elle collabore au groupe « Recherche image » du service de la recherche de l'O.R.T.F., devient assistante de réalisation sur divers longs métrages de cinéma et émissions de télévision et réalise en 1976 un document sur « *Les lieux de Marguerite Duras* ». Marguerite Duras vit alors à Trouville où elle vient d'écrire *La Femme du Gange* qui évoque son enfance passée en Indochine. Dans ce livre, comme dans le film de M. Porte, les souvenirs se partagent entre l'obsession de l'image de la mère et la hantise de l'eau. En 1981, Michelle Porte reconduit ce parallèle en filmant « *Les lieux de Virginia Woolf* ». Les lieux, la présence de l'eau, les rapports particuliers des deux romancières avec leur mère sont autant de points communs entre les deux films. M. Porte explore l'alchimie qui peut naître de l'association de mots évocateurs et de paysages. Elle transpose alors cette écriture de l'image dans le film sur la Peste de 1720 à Marseille¹⁴, passant de l'introspection individuelle à la rétrospective collective.

Elle filme la ville au XX^e siècle, les tableaux des pestiférés agonisant de Michel Serre, peintre et témoin direct de la contagion, et associe, sur la bande-son, un collage de récits du XVIII^e siècle extraits de relations aussi diverses que celles du sieur Mauger, médecin du roi de Prusse (1721), de Bertrand, du trinitaire Giraud ou de Pichatty de Croissainte. Cet assemblage d'archives brutes prend la forme du journal de bord d'un bourgeois ayant survécu au mal et qui aurait décrit au jour le jour l'évolution de la maladie. Le film s'accompagne d'une musique religieuse de Lalande, « Trois leçons de ténèbres ». Cette longue plainte musicale constitue la trame du film et rappelle la dimension spirituelle accordée au fléau au XVIII^e siècle, perçu comme une vengeance divine.

14. Ce film a reçu un grand succès auprès du public, de la presse et a obtenu en 1983 le prix de l'U.R.T.I. (Université radiophonique télévisuelle internationale)

La presse locale et spécialisée s'accorde sur la place laissée à l'imagination du spectateur : « Ce film n'est pas une évocation traditionnelle. Hormis les tableaux peints à l'époque par Michel Serre, nous n'y voyons que le Marseille d'aujourd'hui, ses divers quartiers, son port, ses îles. Images muettes d'une ville tantôt animée, tantôt abandonnée qui permettent à l'imagination de retrouver quelques signes ou symboles du temps de la peste. Ce temps-là est évoqué en commentaire dans un très beau texte, remarquablement dit par Dionys Mascolo. C'est une chronique reconstituée à partir de sources authentiques qu'aurait pu tenir un notable de la ville enregistrant au fil des jours la progression du mal. C'est ce texte - ponctué par la musique de Delalande - à la fois sobre, rigoureux, circonstancié, écrit dans la langue et la foi de l'époque, qui donne force et sens aux images. A la rencontre du texte et des images naît ainsi une évocation du passé dont l'auteur semble laisser la responsabilité au spectateur en révélant incidemment son inéluctable caractère imaginaire¹⁵. »

Le scénario est construit en trois temps qui font surgir des correspondances entre les échelles de plans, les choix d'images et le contenu du discours. Dans la première partie, les lieux filmés s'imposent par leur immensité (la mer), tout au moins par leur caractère massif (Vieille Charité - Saint-Victor), ou encore public (le port - le cimetière). Le récit fait état du *Grand Saint Antoine* qui aborde à Marseille « avec dans ses cales, en plus d'étoffes à grand prix, la peste ». Dans la seconde partie, l'échelle caractéristique devient le plan rapproché et le gros plan qui représentent 50% de l'ensemble, puis des plans transitoires, les plans moyens (47%), et un seul plan de demi-ensemble. La caméra s'approche du sujet, traque ses contours, ses détails, cherche l'intimité des lieux. Le même abandon, la même désolation s'expriment au travers d'images de portes closes, de fenêtres aux volets fermés, de plafond où le plâtre vacille, de serrure rouillée, de sculptures polies par l'âge. Ici, la caméra s'approche du quotidien des hommes, de leurs maisons, de leurs boutiques, et s'attarde au seuil de leurs portes. Cependant, seuls les visages et les corps peints par Michel Serre apparaissent à l'écran. La narration intègre des descriptions réalistes et morbides... réalisme médical de Bertrand qui est l'auteur d'un grand nombre d'exemples cités. Ainsi, c'est sans doute en raison du pouvoir évocateur des scènes décrites que Michelle Porte a retenu ces extraits : « Là, ce sont le mari et la femme couchés dans le même lit qui mêlent leurs larmes ... et meurent dans la même union dans laquelle ils ont vécu toute leur vie . Là, le père n'attend plus de secours de son fils, ni le mari de son épouse ». Les dernières images du film brisent la tension dramatique accumulée jusqu'alors et s'ouvrent sur la campagne marseillaise, les villages, le mur de la peste, et le Rhône sur lequel la

15. Jacques RENOUX. *Télérama* n° 1691 du 9 juin 1982.

dernière image se fige. Marseille cesse d'être présente. Le commentaire annonce que le fléau se propage, détruisant la vie dans de multiples villages beaucoup plus démunis que la ville « ... puis disparaît après deux ans de ravages comme las de tuer ».

La suggestion prime toujours sur la visualisation. Cette démarche de Michelle Porte est aussi celle de Marguerite Duras: surtout ne pas tout montrer et laisser au téléspectateur la liberté qu'il trouve dans la lecture. La finalité de l'émission n'est pas de documenter ou d'instruire mais de proposer un travail, une sensibilité particulière face à un événement, au travers d'une recherche filmique définie. L'événement de 1720 était-il essentiel pour Michelle Porte ? Certainement pas. Il venait servir une sensibilité particulière aux lieux, à une représentation toute personnelle de l'histoire. L'événement de 1720 simplement se prêtait à des recherches multiples sur l'image; les chroniques rendaient compte de détails fabuleux pour un travail de « fiction ». Il va sans dire que dans ce film, l'interprétation esthétique et poétique prime sur le discours historique. Et c'est sans doute une chance pour l'historien des représentations qui peut ici prendre la mesure de l'appropriation individuelle de l'histoire et se sensibiliser à la façon dont le symbolisme agit sur la société.

De l'imaginaire à la conjuration

Cet inventaire des formes et des discours télévisuels permet de mieux comprendre en quoi l'histoire fascine les contemporains, en particulier lorsqu'il s'agit d'un événement bien ancré dans un lieu, riche en documentation et singulier par les phénomènes de rupture sociale qu'il a engendrés.

Effectivement, la peste, dans sa forme paroxystique induit inévitablement un éclatement familial et social, des comportements insolites auxquels les émissions sont sensibles. Certains thèmes reviennent dans chaque relation sur la peste comme un « topos », notamment l'enfant qui s'accroche au sein de la mère morte. La peste est décrite comme le monde à l'envers, le drame absolu de l'individu. L'amitié disparaît, l'enfant est abandonné par sa mère, le fils tue son père, le riche est dépourvu; toutes les valeurs s'effondrent et l'homme meurt dans la solitude. Chacun est seul face à son imaginaire et à sa sensibilité pour trouver dans l'image de la peste, le drame inconscient de lui-même et l'angoisse de sa mort certaine. Ce chaos a suscité plusieurs représentations littéraires, théâtrales et audiovisuelles qui jalonnent le XX^e siècle, en particulier, *Le Théâtre de la peste* écrit par Antonin Artaud en 1964, les *Scènes de la vie marseillaise pendant la peste de 1720* de Dominique Cier, déjà citées, (éditées en 1981) et le récit de Raymond Jean, *L'or et la soie* (1983).

Par ailleurs, la peste, phénomène local par excellence, s'inscrit parfaitement dans ce souci d'enracinement de la mémoire dans un passé commun et un patrimoine urbain. Là encore, ce mouvement de mémoire historique est perceptible dans plusieurs formes d'expression artistique. Ainsi, Raymond Jean dédie son roman à ses parents et à leur ville.

Mais fondamentalement le discours historique, quel qu'il soit, questionnant le passé, questionne aussi le présent et le futur. En effet, la question récurrente est celle des dangers actuels d'une épidémie. Le discours rassurant de 1966 est devenu depuis plus alarmiste face aux réalités du virus du sida et peut-être à l'approche du second millénaire. Rappelons que l'épidémie du sida a été perçue par certains comme une vengeance divine, entraînant des phénomènes de rejet et les vieux réflexes de la peur des autres. Mais ces analogies, parallèles et résonnances entre hier et aujourd'hui sont « utiles et légitimes » pour notre compréhension de l'actualité, comme le fait remarquer Georges Duby¹⁶ s'interrogeant sur les différences et les concordances des peurs de l'an mil et celles de l'an 2000.

Maryline CRIVELLO

16. Georges DUBY, *An 1000, An 2000, Sur les traces de nos peurs*, Paris, 1995.